

propre à la femme qu'à l'homme. Tout un chacun a eu l'occasion de s'y trouver confronté soudain, au tournant du chemin, aussi bien sous le visage de la "plus exquise délicatesse", que sous celui du coup de botte ou de la rafale de mitraillette dans le ventre. Ce dernier style, le style "yang" assurément, est quand même plus rare par les temps qui courent, des temps dits "de paix", et dans des pays civilisés comme les nôtres. Pour la plupart d'entre nous, gens bien élevés et plus ou moins bien situés dans un pays d'affluence, cette violence qui-dit-bien-son-nom ne fait pas partie du vécu quotidien, comme c'est le cas de l'autre, de la violence feutrée, aux airs ingénus. Pourtant, il n'est que de parcourir la colonne "faits divers" du premier grand quotidien venu, ou d'écouter les informations^{202(*)}, pour se rendre compte que la violence gratuite "dure", même chez nous, court toujours les rues. Cela ne va pas toujours jusqu'à égorger par [◇]dessus le marché, la petite vieille anonyme qu'on a pris fantaisie de cambrioler. Mais quand des jeunes en mal d'aventure "empruntent" la voiture laissée imprudemment ouverte devant chez soi, il est rare qu'en la laissant dans un fossé à dix ou vingt kilomètres plus loin, il ne l'aient au préalable soigneusement saccagée. Même dans les paisibles campagnes où j'ai l'heur de vivre sans trop m'inquiéter de rien, le moindre mas ou cabanon ne reste inoccupé pendant longtemps, que déjà il est pillé de fond en comble (ça, c'est l'utilitaire) et de plus, copieusement vandalisé (ça, c'est pour le plaisir). Dans tous ces cas que je viens d'évoquer, la gratuité de la violence apparaît de façon particulièrement saisissante, du fait que celui (ou celle) qu'elle frappe est un inconnu, quelqu'un souvent qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais.

C'est donc là une violence qu'on pourrait appeler "**anonyme**". Depuis toujours sans doute, les guerres ont été des sortes d'orgies collectives d'une telle violence - les temps quand l'occasion de tuer gratis est roi, et quand la vie d'un vague particulier vaut zéro devant le plaisir d'appuyer sur une gâchette et d'éprouver son pouvoir de faire s'affaler devant soi une silhouette falotte et sans nom. . .

S'il y a une chose au monde, aussi loin en arrière que je puisse me souvenir, qui à chaque fois m'a laissé désarmé et sans voix, ça a été de me voir confronté à nouveau à cette violence qui dépasse l'entendement, celle qui frappe et détruit pour le seul plaisir de frapper et de détruire. S'il y a une chose au monde qui imprime en nous ce sentiment indélébile du "mal", ce n'est ni la mort ni la souffrance que le corps peut endurer, mais c'est cette chose là. Et quand une telle violence (qu'elle prenne visage dur ou amène, qu'elle paraisse "grande", ou "petite") te vient à l'improviste par un des êtres qui te sont chers, elle est sûre de toucher fort et profond, de faire surgir (ou resurgir. . .) et déferler sur toi une angoisse sans nom. La racine de cette angoisse plonge le plus profond, quand elle trouve pour s'implanter le terreau meuble et frais de l'enfance, voire de la petite enfance. Cette angoisse-là, "le secret le mieux gardé du monde" dans ma vie d'enfant comme dans ma vie d'adulte, est apparue en moi aux mains de la mère, dans ma sixième année.

C'est à l'âge de 51 ans, au cours du mois de mars 1980, que j'ai mis à jour l'épisode de l'implantation de l'angoisse dans ma vie. L'emprise de l'angoisse sur moi avait été désamorcée dès avant, dans une large mesure du moins, [◇]avec l'apparition de la méditation dans ma vie (en 1976), y prenant progressivement une place croissante. Un troisième tournant décisif dans ma relation à l'angoisse a eu lieu en juillet et août 1982, au cours d'un examen attentif du mécanisme de l'angoisse dans ma vie de tous les jours. Les situations créatrices d'angoisse, depuis mon enfance jusqu'à l'âge mûr, ont été celles qui, en des profondeurs ignorées de mon être, me faisaient revivre à nouveau "ce qui dépasse l'entendement". Ce sont celles aussi, très exactement, où je me voyais confronté encore aux signes familiers de la violence en apparence inexplicable, insaisissable, irréductible. . . L'irruption soudaine de cette violence fait soudain resurgir et déferler une vague d'angoisse éperdue, aussitôt prise sous contrôle et refoulée. Cette réaction viscérale est restée identique à elle-même

^{202(*)} Ce sont là des choses, il est vrai, que depuis longtemps j'ai cessé de faire, me contentant d'informations occasionnelles par personnes interposées.